

sa jeune fiancée, sa belle et adorée Marguerite ! Ce qui augmentait l'affreuse anxiété qui l'étreignait, c'est qu'il songeait aux dangers que courait la pauvre enfant.

Et il ne pouvait rien, rien pour la sauver !

Cependant la vaillance naturelle de son tempérament reprit bientôt le dessus.

Il secoua la torpeur qui l'oppressait et se dressa dans un mouvement de réaction contre son désespoir.

Il secoua la tête, passa les mains sur son front et sur ses yeux, comme pour chasser les dernières étreintes du trouble qui l'avait d'abord envahi.

—Eh quoi ! fit-il comme s'il s'éveillait d'un mauvais rêve, est-il possible qu'un homme de cœur se laisse aller à un tel anéantissement ! Je me croyais prêt contre toute éventualité, et voilà que je faiblis ! Ah ! je le sens, c'est la pensée de Marguerite qui m'a rendu ainsi faible devant le péril ! c'est pour elle que j'ai été frappé d'épouvante... Mais c'est pour elle qu'il me faut faire appel à tout mon courage et à toute mon énergie. Je suis aux mains de gens implacables et puissants. Luttons ! La partie est à la hauteur de mon audace, de mon sang froid, et le gain sera la main de ma chère Marguerite. Je suis ici enseveli sous des voûtes profondes ; mais l'amour, comme la foi, peut transporter des montagnes !

Rafferme par cette résolution, Henri de Souvré regarda sa situation en face, et tint conseil avec lui-même.

Et d'abord, quel serait sa conduite à l'égard de ses ennemis ?

Le jeune homme était une nature loyale et droite.

Mais à cette époque les gentilshommes avaient des idées particulières sur le point d'honneur.

Vis-à-vis d'adversaires de leur monde, la conscience leur imposait des devoirs, et ils ne devaient combattre qu'avec des armes courtoises et des moyens qui leur laissassent l'estime d'eux-mêmes ; nous parlons des vrais gentilshommes, car beaucoup de nobles ne se privaient pas, pour arriver aux honneurs ou à la richesse, de se couvrir de tous les crimes et d'avoir recours à toutes les infamies.

Mais Henri de Souvré était un véritable gentilhomme dans une acception restreinte aux mœurs et aux idées de l'époque.

—Il s'agit ici, sans nul doute, se dit le jeune amant de Marguerite, de vulgaires bandits, manants, pillards et assassins, contre qui tout est permis. Par la ruse aussi bien que par la force, il faut que je sorte d'ici, que je m'arrache de leurs mains souillées de sang. Ces assassins ne sont que des cerfs révoltés contre leur seigneur aussi bien que contre le roi et la société. On ne traite avec eux pas plus qu'on ne traite avec les bêtes fauves. On ne s'engage qu'avec des égaux, et toute promesse arrachée par ces coureurs des bois est non avenue de plein droit.

Ainsi décidé à agir d'après ces principes, Henri de Souvré se mit à inspecter sa prison.

On avait oublié de lui enlever son poignard, et avec le manche, qui était d'acier, il sonda les murs autour de lui.

La pierre rendit partout un son mat ; aucune issue

autre que celle par où il avait été amené ne se révéla sous les appels de son arme.

L'unique porte, en cœur de chêne, de sa prison, renforcée obliquement de grosses pièces de bois et constellée d'énormes clous, paraissait inébranlable. Une fermeture compliquée enlevait de ce côté tout espoir d'évasion.

Cependant le jeune homme remarqua que dans ce souterrain creusé profondément, l'air lui arrivait frais et léger.

Il y avait donc une ouverture autre que celle de la porte.

Henri prit la torche qu'on lui avait laissée, et éleva autour de lui sa lueur rougeâtre et vacillante.

L'inclination de la flamme lui indiqua d'où venait l'air qui s'introduisait dans son cachot.

En effet, au-dessus de la porte régnait un imposte donnant sur des galeries extérieures.

Mais cette ouverture était protégée par une double grille de forts barreaux de fer entrecroisés. Ces barreaux étaient en outre hérissés de pointes.

Le jeune homme, à ce formidable aspect, eut un mouvement de rage causé par la déception.

Puis son front s'éclaircit.

—Bah ! se dit-il, il me faudra du temps ; mais avec de la patience, je briserai ces obstacles.

Il avait jeté les yeux sur la large lame de son poignard.

En ébréchant un des côtés sur les pierres de sa prison, il pouvait se confectionner une scie assez convenable.

Toutes ces réflexions, toutes ces constatations heureuses l'avaient un peu réconforté au moral ; il sentit le besoin de refaire ses forces physiques, et il se décida à faire honneur aux mets que son géôlier avait laissés à sa portée.

D'un panier assez bien fourni il tira un poulet froid, des fruits, un pain tendre, et une bouteille à laquelle la torche qui l'éclairait donnait des tons de rubis fort engageants.

—Tiens ! tiens ! murmura le jeune homme ; décidément mes ennemis font bien les choses à mon égard. Est-ce qu'ils voudraient me prendre par la... non par les douceurs.

Il se mit à dévorer ces savoureuses victuailles, avec la tranquillité d'un héros et avec un appétit de vingt ans.

Puis comme les émotions de cette fatale journée, une grande tension d'esprit, une longue marche à travers la forêt avaient brisé son corps, il s'étendit, en soldat, sur la couche un peu dure qui garnissait sa prison, et s'endormit d'un sommeil traversé de songes agités.

Naturellement l'image de Marguerite anima tous ces rêves incohérents. Il la vit, belle, aimante, adorée, dans ce salon de Bois-le-Vicomte où elle était entourée de tant d'hommages, mais où elle n'avait de regards et de sourires que pour son jeune fiancé.

Il avait senti sa petite main frémissante, il la regardait avec des regards passionnés, noyant son cœur dans les douces flammes de ses yeux, lorsqu'il s'éveilla tout à